

EMMANUEL  
CHASTELLIERÉ

1  
CELESTOPOL  
2

HSN

UNE NUIT À  
L'OPÉRA ROMANOVA

PARTIE III

**HSN** LES ÉDITIONS DE  
**L'HOMME SANS NOM**

EMMANUEL  
CHASTELLIERE



CELESTOPOL

**HSN**

LES ÉDITIONS DE  
L'HOMME SANS NOM



SCI-FI

Collection dirigée par  
**Dimitri Pawlowski**

**HSN** LES ÉDITIONS DE  
**L'HOMME SANS NOM**

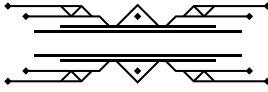
**122, rue de Vincennes - 93100 Montreuil**  
**contact@editions-hsn.com | [www.editions-hsn.com](http://www.editions-hsn.com)**

- © Les Éditions de l'Homme Sans Nom 2021.
- © Illustration de couverture : Marc Simonetti
- © Maquette couverture & intérieur : François-Xavier Pavion
- © Carte de Célestopol : Olivier Sanfilippo
- © Illustration du blason : Marlène Blanchette
- © Illustration portrait auteur : Émile Denis

ISBN : 978-2-918541-71-4



# PROGRAMME



## UNE NUIT À L'OPÉRA ROMANOVA PARTIE III

PAGE 9

POUR DÉCOUVRIR LES AUTRES NOUVELLES DE  
CÉLESTOPOL-1922, [RENDEZ-VOUS SUR NOTRE SITE POUR  
METTRE LA MAIN SUR LE TEXTE !](#)



# UNE NUIT À L'OPÉRA ROMANOVA

## PARTIE III

Le soir de la grande représentation arriva bien vite.

Pour ne pas irriter davantage Moscou, François-Ferdinand avait décliné l'invitation du duc et, suite à ce refus, Nikolaï lui-même avait choisi de ne pas venir. Mais la tension n'en demeurait pas moins présente.

Très présente.

— Vous n'avez rien remarqué ? demanda Arnrún aux six employés qu'elle avait réquisitionnés pour l'après-midi. Non ? Moi non plus.

Wojtek l'attendait près de la scène, alors que les premiers arrivants ne devaient plus tarder à faire leur entrée.

— Tu es sûre de toi ? l'interrogea ce dernier lorsqu'elle le rejoignit près de l'orchestre.

— C'est un pari, comme chaque décision de la vie ! répondit-elle d'un ton théâtral, tout en se tournant vers la grande scène.

Wojtek plissa les yeux.

— Pourquoi tu observes le décor ? Il n'y a rien de nouveau. Et pourquoi tu te retiens de rire ? ajouta-t-il en grognant.

— Pour rien, pour rien, répliqua-t-elle en lui jetant un coup d'œil. C'est juste que... Tu portes vraiment un nœud papillon, je n'ai pas la berlue ?

— C'est une soirée de gala ! se justifia le mercenaire. Excuse-moi de vouloir respecter les exigences de notre employeur.

En soi, l'ancien soldat n'avait pas tort : Sélim avait bien fait passer le mot, demandant que les spectateurs fassent un effort au niveau de leur tenue, ce qui allait de toute manière de pair avec un lieu comme l'opéra. Mais Arnrún n'allait pas suivre une règle aussi bête, juste pour se fondre dans la masse. Elle n'avait même pas pris la peine de dissimuler ses pistolets, tous les deux bien en vue à sa ceinture.

— Cet imbécile n'a pas respecté les nôtres, que je sache, répliqua-t-elle en regardant les premiers membres du public prendre place dans les balcons. Assister à une répétition de ce fameux tour, c'était trop demandé ? Franchement, on devrait se contenter de faire le minimum pour lui, il ne mérite pas plus.

— Je comprends que la soirée soit tendue, mais tu m'as l'air particulièrement contrariée.

— Toujours, au moment de conclure une mission. Dans deux heures, au plus tard, nous en aurons fini. Si ça se trouve, il va se casser la figure dans les escaliers dès demain. En tout cas, je ne le suivrai pas dans sa tournée.

Cette fois, Wojtek n'ajouta rien. En vérité, Arnrún ne semblait pas tant remontée que nerveuse. Pester contre leur employeur constituait sans doute un moyen pour elle d'écarter un temps cette tension, de plus en plus évidente.

— On dirait bien que le théâtre va afficher complet, annonça-t-il, préférant changer de sujet.

— Ça ne m'étonne pas. Tout le monde s'attend à un accident ce soir. Le goût du sang est toujours attirant. Ils oublient qu'il pourrait très bien s'agir d'un incendie mortel.

Il fallut près d'une heure pour que tous les spectateurs prennent place dans la salle, des premiers aux derniers rangs. Pas de scandale causé par la descendante de de Rovère, ni de membres du gang de Chen en vue : c'était déjà ça. La curiosité était partagée par tous, sans exception, et aucun ne s'en cachait. Malgré le



frisson du danger, ou peut-être bien à cause de lui, ils étaient tous là, à croire que personne n'avait cherché à revendre son précieux sésame, même à prix fort. Leurs murmures accompagnés de sourires en coin, leurs regards brillants dans la pénombre, leurs gloussements, pour certains, toutes ces visions révélaient Arnrún, qui serra les dents. Elle avait déjà assez à faire ce soir ; elle devait se concentrer sur le spectacle.

Et Sélim parut vouloir exaucer ses souhaits en apparaissant sur scène, arrachant un premier cri de stupeur à son public lorsque celui-ci le vit descendre depuis les voûtes de l'opéra, vêtu d'un costume cintré à la dernière mode d'un noir éclatant.

— C'est tout de même impressionnant, reconnut Wojtek, lui aussi prêt à se rompre le cou pour admirer l'arrivée virevoltante de l'illusionniste.

Face au silence qu'il imaginait renfrogné d'Arnrún, il se rendit compte que la jeune femme avait disparu.

— Mesdames et messieurs, bonsoir ! déclara le magicien en touchant terre du pied gauche, bras écartés. Vous voici réunis dans cette salle magnifique pour un spectacle unique ! Deux mille. Vous êtes deux mille avec moi ce soir ! Jamais aucun illusionniste n'a enchanté autant de monde à la fois. Et j'en suis fier ! J'espère que vous ressortirez de l'opéra avec la sensation d'avoir vécu deux heures... hors du temps !

Sélim était un beau-parleur, sans aucun doute. Et il ne semblait pas du tout influencé par toutes les rumeurs concernant cette malédiction ou sa propre personne.

— Je vous remercie d'être venu ! Et sans une pointe de retard, ajouta-t-il non sans une certaine malice, faisant allusion à l'épidémie de temps.

Le spectacle débuta avec un premier tour mettant en scène un classique, l'homme coupé en deux. Wojtek sentit lui aussi la tension grimper ; Arnrún n'était toujours pas revenue auprès de lui. Pour le moment, tout semblait se dérouler de façon parfaitement normale. Entre chaque illusion, la foule applaudissait, de plus en plus chaudement. Certains se levèrent. Sélim avait littéralement charmé son auditoire. Les sourires étaient francs, les regards brillants, non pas de hâte à l'idée d'assister à un quelconque malheur, mais bien d'enthousiasme, voire de ravissement.

Peu à peu, la fin de la représentation s'esquissa. Tous savaient que le numéro qu'ils attendaient le plus serait le dernier. Les cous se tendirent en direction de la scène, un silence impatient gagna les rangs. Plusieurs spectateurs demandèrent même à leurs voisins de se taire, afin de ne pas leur gâcher la suite. Sélim avait quitté la salle depuis déjà une bonne minute, mais aucun employé de l'opéra n'avait adressé de signe de la main à Wojtek, ce qui signifiait donc qu'il n'avait pas disparu brusquement en coulisses. Aucune poulie ne lui était tombée sur la tête non plus.

Les lumières tamisées se mirent à briller par intermittence. Le mercenaire ne s' alarma pas, car l'illusionniste avait au moins daigné les informer qu'il s'agissait là du signal indiquant le début du tour.

Sélim réapparut alors, du côté droit, d'un pas tranquille, les mains dans le dos, sans aucun effet dramatique pour attirer l'attention sur lui.

— Mesdames, messieurs, il sera bientôt temps de nous quitter. Chaque représentation est unique et j'espère que vous vous souviendrez longtemps de celle-ci. Néanmoins, avant de vous dire au revoir, j'ai une dernière surprise pour vous.

Il sourit.

— Il s'agit d'un tour... Non, d'un *sort*, à nul autre pareil. Les illusions... Qui n'aime pas se laisser séduire par leurs attraits ? Pourtant, je ne vous parle pas d'illusions, ce que vous allez voir s'affranchit des frontières de la réalité.

Un miroir au cadre doré, en apparence tout simple en dehors de ses dimensions, se matérialisa soudain du fond de la scène et s'arrêta deux mètres derrière l'illusionniste. L'objet devait bien mesurer quatre mètres de long, et peut-être deux et demi de haut, au bas mot. Combien de panneaux contenait donc la fameuse malle qu'ils avaient dû transporter ?

— Lorsque l'on est dans ma position, il existe peu de choses que l'on ne se sent pas capable de faire. Et l'une des dernières choses que je suis parvenu à accomplir, tout récemment... c'est ceci !

À ces mots, le miroir parut se mettre à briller.

Curieux, Wojtek observa l'objet plus attentivement ; il s'agissait peut-être d'une réaction chimique, ou bien encore une fois d'un jeu d'éclairage. La surface du miroir se troubla, lentement, comme

une mare ridée par des ricochets. Elle se changea bientôt en véritable étang de vif-argent. Quelques spectateurs ne purent retenir un cri, mais ce n'était pourtant qu'une première étape. Sélim ne tarda pas à reprendre le fil de son discours.

— N'aimeriez-vous pas pouvoir observer n'importe quel lieu, comme bon vous semble ? Je me rends compte que j'aurais pu avoir une délicate attention envers les membres de la gent féminine présente dans la salle...

Les ridicules qui agitaient encore la surface du miroir quelques instants plus tôt cessèrent et Wojtek en resta la gueule grande ouverte. Sur le miroir, une rue de Célestopol venait de prendre corps, un pavé par-là, un colombage par-ci. Non, de l'autre côté. Ce n'était pas une simple représentation... C'était... réel. Wojtek aurait été incapable de retrouver le nom exact de la rue, mais il était convaincu d'être déjà passé par là, une fois ou l'autre. Au centre du miroir, à une distance d'environ trente mètres, on pouvait observer la devanture d'un magasin de fleurs en train de fermer.

— Si je ne veux pas manquer à tous mes devoirs, reprit Sélim, j'ai intérêt à me dépêcher, n'est-ce pas ?

Les spectateurs installés sur les deux ailes de la salle avaient une vue en biais sur la scène ; s'il y avait le moindre trucage visible juste derrière le miroir, ils l'auraient déjà signalé depuis de longues minutes. Mais rien. Plus un bruit dans le public. Tous, jusqu'au dernier, en avaient le souffle coupé, incapables d'articuler un mot.

Comment avait-il fait pour enjamber ce seuil ? La silhouette de l'illusionniste rapetissait bel et bien, comme s'il s'éloignait du miroir pour rejoindre le magasin. Plusieurs spectateurs se mirent debout, bouche bée. Sélim revenait déjà. Il franchit de nouveau la surface du miroir, un bouquet de fleurs à la main, le porta à son visage et inspira profondément. L'étiquette de la boutique pendait encore sur le papier d'emballage. Devant les regards médusés de l'assistance, il se permit même de quitter la scène d'un bond souple pour tendre le bouquet à une spectatrice du premier rang.

— Tenez, madame ! dit-il en lui remettant le bouquet de roses rouges.

La femme hésita un instant, puis accepta les fleurs de bonne grâce.

— Je suis désolé, poursuivit Sélim, je n'en aurais toutefois pas pour tout le monde ! J'espère que vous ne m'en voudrez pas, je ne pouvais pas acheter tout le magasin.

Tandis qu'il parlait, la vision du magasin de fleurs se troubla à la façon d'un tableau pointilliste, puis le bain de vif-argent fut de retour.

— Vous êtes venus me voir ce soir, mais Célestopol recèle tant de merveilles ! Pourquoi pas nous rendre au... musée des Beaux-Arts ! lança-t-il en se retournant vers le miroir qu'il désigna d'un geste.

Le musée avait surgi de l'autre côté. Pas une simple vue du bâtiment saisie par un peintre. Non, on se trouvait à l'intérieur même de la galerie, avec une vue imprenable sur le prestigieux tableau de Léonard de Vinci, tout juste arrivé en ville.

— Vous voyez ce tableau ? Je n'ai pas besoin de vous le présenter. La définition parfaite d'un chef-d'œuvre, pour n'importe qui, aux quatre coins de notre planète. Il doit rester quelque temps à Célestopol. Mais aurez-vous l'occasion de l'admirer par vous-mêmes ? Non, tout le monde n'aura pas cette chance. Et si vous pouviez le contempler, de vos yeux ? Dès ce soir ? Avant les autres ? Qu'en diriez-vous ?

Personne n'osa prendre la parole, ce dont Sélim n'avait de toute évidence que faire ; il n'avait pas réellement l'intention d'attendre. L'illusionniste tourna le dos au public, bras tendus en avant. Il fit un pas de plus vers le miroir et ses mains... disparurent de l'autre côté. Cette fois, les cris jaillirent de la foule, sans retenue. Sélim jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, un grand sourire aux lèvres.

— Voulez-vous que je vous le rapporte ici moi-même, pour l'admirer de plus près ? Je me suis permis de désactiver l'alarme de la salle un peu plus tôt.

Là encore, cette question n'était que pure rhétorique.

Un instant plus tard, le magicien avait franchi le seuil, quittant la scène pour se retrouver de l'autre côté du portail, comme téléporté au cœur du musée des Beaux-Arts, pourtant situé à l'autre bout de la ville.

Wojtek aurait sacrément apprécié de pouvoir compter sur Arnór en cet instant.

— Bon sang, mais comment il a pu faire ça ? Ce tour, c'est de la vraie magie.

Sélim décrocha calmement le précieux tableau, sans que personne intervienne pour l'en empêcher, puis fit pour la seconde fois demi-tour en direction du miroir, brandissant la toile à bout de bras.

Le *Salvator Mundi* se trouvait à présent dans la grande salle de l'opéra Romanova.

— Ce n'est pas possible, souffla Wojtek.

La stupéfaction avait remplacé l'excitation chez chaque membre du public. Sélim tenait le tableau au-dessus de sa tête, bien en vue, en plein milieu de la scène.

— Voilà ! lança-t-il d'une voix vibrante. Voilà ce que je désirais faire pour vous ce soir ! Nos fins dépassent notre imagination. Admirez ! Admirez la beauté de cette toile !

Les premiers applaudissements montèrent du fond de la salle, avant de gagner chaque rangée, dans une succession de déferlantes. C'était un véritable triomphe pour Sélim. S'il n'avait été aussi ébaubi, Wojtek aurait presque pu éprouver une pointe de soulagement, mais impossible de lui donner voix. Tout s'était déroulé sans le moindre incident. Le spectacle s'acheminait vers son épilogue. Enfin ! Peu importe comment l'illusionniste avait pu s'y prendre, Wojtek ne se poserait plus la question bien longtemps.

Sélim se tenait toujours au centre de la scène, le torse bombé, le menton relevé. Il paradait ouvertement devant l'assemblée à ses pieds, un immense sourire aux lèvres. Wojtek embrassa la salle du regard et nota la présence jusqu'ici dissimulée de policiers, près des différentes issues. Depuis quelque temps, le capitaine Kolarov avait équipé ses hommes de casques surmontés d'une lampe, leur permettant de n'avoir pas à s'encombrer d'une lanterne à la main. Pourquoi se montraient-ils en cet instant ? Comptaient-ils fouiller tous les spectateurs à la sortie ? Leurs mines étaient sombres, leurs mâchoires raidies.

Quelque chose n'allait pas.

Sélim, quant à lui, ne semblait pas les avoir remarqués ou, en tout cas, ne se souciait pas de leur présence, tout à son euphorie. Wojtek se demanda même un instant s'il n'allait pas descendre dans les rangs pour faire passer la toile de main en main.

Mais il fit un pas de côté et se retourna à demi vers le miroir, à nouveau couvert de vaguelettes d'argent.

— Chers amis, il est temps de rapporter cette toile là où je l'ai prise ! Je ne voudrais pas faire tourner en bourrique les autorités du musée.

Le bâtiment réapparut alors et l'illusionniste voulut franchir pour la cinquième fois cet étrange portail. Toutefois, il se figea devant le seuil mouvant. De l'autre côté, près de l'endroit où était exposé le tableau, une nouvelle silhouette avait fait son entrée. Nouvelle, plus ou moins : celui ou celle qui se tenait de l'autre côté du miroir portait exactement la même tenue que Sélim, en dehors d'une capuche qui dissimulait entièrement ses traits.

L'apparition leva une main et agita un doigt devant lui, comme pour signifier « non ».

— Je... Chers amis...

Sélim avait perdu le fil de son beau discours. Les salves de bravos s'étaient tuées et les premiers regards interloqués s'échangèrent. Et la surface du miroir vola en éclats.

Sélim lâcha le tableau et se protégea le visage à l'aide de ses bras, tout comme les spectateurs les plus proches, touchés par une pluie de morceaux de verre.

Wojtek s'élança.

L'armature du miroir retomba lentement en arrière ; rien derrière le verre brisé. La silhouette portant la même tenue que Sélim s'était volatilisée elle aussi.

— Sélim ! Que se passe-t-il ? l'interpella sans attendre le mercenaire.

— Je n'en sais rien ! répliqua l'illusionniste, toujours étendu sur les planches. Je vous jure, je ne comprends pas ! Tout ceci n'était pas du tout prévu !

Pour la première fois depuis leur rencontre, l'homme semblait ébranlé, voire dépassé.

— Que personne ne bouge ! ordonna une voix tonitruante.

Wojtek tourna sa grosse tête vers le fond de la salle. Le commissaire Kolarov, le chef de la police de Célestopol, était là en personne, désignant la scène d'un doigt tendu droit sur Sélim.

— Au nom de la loi, vous êtes en état d'arrestation ! ajouta-t-il.

À cet instant précis, la foule, qui se récriait déjà, se retourna une fois de plus vers la scène tandis que Wojtek se redressait sur ses pattes arrière sous le coup de la surprise.

Le tableau venait de s'élever à plus de deux mètres du sol et tourbillonnait sur lui-même. L'ours avait beau écarquiller les yeux, il ne distinguait aucun fil, aucun câble.

— Vraiment, vous n'y êtes pour rien ? insista-t-il sans quitter le tableau du regard.

— Je le jure ! Ça ne fait pas du tout partie du spectacle ! Vous pensez que j'aurais appelé la police ?

Évidemment que non.

— Arrêtez ça ! s'insurgea le commissaire en se mettant à courir et en agitant sa crécelle au-dessus de sa tête. Messieurs, avec moi ! Attrapez ce tableau !

Comme en réaction, la toile s'éleva encore plus haut, sous les cris de stupeur du public, debout. Puis il accéléra sa course ascendante et prit la direction des balcons.

— Attendez !

— Où va ce tableau ?

— Rattrapez-le !

Les policiers ne cessaient de s'interpeller les uns les autres, mais aucun d'entre eux ne parvint à mettre la main sur la toile. Pendant ce temps, les spectateurs commençaient à s'agiter, ne comprenant pas la tournure des événements.

— Est-ce que cela faisait partie de la représentation ? se demandaient même certains.

Mais Wojtek, lui, savait bien que ce n'était pas le cas.

Le de Vinci avait disparu au-delà des loges.

— C'est un vol ! s'exclama l'ours, augmentant au maximum le volume de son émetteur. Ne laissez pas le tableau quitter les lieux !

Les policiers, comme un seul homme, firent demi-tour en direction des sorties. Wojtek se mit à courir lui aussi. Il discuterait avec Sélim plus tard, coupable ou pas. Pour le moment, il fallait récupérer le précieux trésor.

L'ours bondit au milieu des policiers dans le grand hall. Personne n'avait encore eu le temps, ou le réflexe, de fermer les portes de l'opéra et il aperçut le tableau volant les franchir, toujours en train de tourbillonner sur lui-même.

— Bon sang !

Le commissaire, visiblement essoufflé, rattrapa quoi qu'il en soit Wojtek et reprit sa course-poursuite.

— Suivez le tableau ! Il est hors de question de le perdre !

Mais arrivés sur les marches, les premiers policiers durent bien se rendre à l'évidence : à plus de dix mètres dans les airs, la toile les distançait déjà.

— Elle se dirige vers le boulevard d'Azov ! tonna le commissaire.

*Trop tard*, se dit Wojtek, malgré sa propre pointe de vitesse, mais une détonation pétaradante le contredit à cet instant précis.

Arnrún !

La jeune femme blonde surgit au pied des marches, chevauchant sa motocyclette orange vif. Ils avaient peut-être une chance.

Le commissaire et ses hommes s'arrêtèrent sous le fronton, les derniers manquant de rentrer dans les premiers, qui faillirent finir le nez par terre.

— Mais qu'est-ce que vous faites, bande d'imbéciles ! rugit le commissaire. Là ! Il faut couper par les canaux pour le rattraper ! Réquisitionnez-moi cette péniche !

Consterné, Wojtek vit une trentaine de policiers se précipiter dans la barge et celle-ci basculer en arrière sous le poids soudain de cette masse grouillante.

— À toi de jouer, fillette, soupira l'ours.



Arnrún remonta l'avenue Léopold à contresens, zigzaguant au milieu des fiacres, des monoroues et des passants. Difficile de garder à la fois les yeux sur la route et sur le tableau qui planait à hauteur des toits. Elle appuya davantage sur la manette des gaz, mais le petit moteur sous ses cuisses donnait déjà le meilleur de lui-même. Si elle insistait, l'engin risquait de tomber en morceaux.

Quel chemin prendrait ensuite le tableau ? Il se dirigeait vers l'ouest, vers... Saint-Basile. La jeune femme se pencha brusquement sur la gauche pour éviter un bus à l'arrêt et coupa à travers le carrefour, passant droit sous l'arc de triomphe qui se dressait sur la place Pierre le Grand. Mais même ainsi, Arnrún ne parvenait pas à réduire la distance entre elle et le tableau. S'il visait vraiment la tour d'horloge, alors elle devait trouver une autre voie.



La galerie Boucheron ! L'engin d'Arnrún vira à quatre-vingt-dix degrés et s'engagea dans la célèbre allée couverte, au beau milieu des flâneurs et des stands de glacier. La mercenaire ignora les cris et le danger pour rattraper son retard.

Retrouvant la rue, elle tira Jörmungandr, le braquant sur la toile. Pestant, elle rangea l'arme dans son fourreau et remit les deux mains sur le guidon. Elle ne pouvait tout de même pas cribler de trous une œuvre de de Vinci !

Le pont Alexandre II, l'un des trois ouvrages à tablier mobile de la cité, s'étirait à sa gauche. Arnrún prit une nouvelle rue dans sa direction, quitte à perdre de vue le tableau quelques secondes, mais écarquilla les yeux en arrivant à l'autre bout : les suspentes commençaient à se relever. En principe, elles se redressaient à heures fixes dans la journée : à 6 h, 12 h, 18 h et minuit. Pourtant, il était à peine onze heures du soir ! Pas de doute : il était à son tour frappé par l'épidémie de temps.

— Comme par hasard ! grogna la jeune femme.

Sur le canal, elle aperçut la barge des policiers, approchant elle-même du pont. Que voulaient faire ces imbéciles ? Monter les uns sur les autres pour se hisser jusqu'à la précieuse œuvre d'art ?

Lentement, les deux côtés du pont continuaient leur ascension, degré par degré. Devant elle, un véritable mur prenait forme et deviendrait très vite infranchissable. Elle leva les yeux sur le tableau, une fois de plus, mais... plus le temps d'hésiter.

Elle essora la poignée, encore, tout en retenant la motocyclette, encore. Enfin, la bête de métal s'élança de plus belle.



— Votre amie est folle, mon vieux ?

Faute d'alternative, Wojtek était lui aussi monté à bord de la barge, observant maintenant Arnrún lancée à pleine vitesse sur le pont.

— En tout cas, elle est plus proche du tableau que nous ! répliqua Wojtek.

À l'instant précis où le pneu avant de la motocyclette se détachait de l'asphalte, onze heures sonnaient à Saint-Basile.

— Elle va le faire, souffla Wojtek.

Le bras tendu pour augmenter son allonge, debout sur son siège, la jeune femme fonçait droit sur le tableau, comme suspendue dans le vide. Toutefois, il se produisit alors un événement étrange : la toile se mit à tourbillonner de plus belle avant de plonger à pic.

— Non !

Le tableau de Léonard de Vinci disparut dans les volutes de sélénium. La toile avait chuté aussi vite qu'elle était montée dans les airs. Loin, au-dessus d'elle, Arnrún parvint de justesse à retomber de l'autre côté du pont, mais sa moto bascula sur la droite. La jeune femme lâcha le guidon pour se laisser glisser jusqu'au pied du pont, juste avant que celui-ci se retrouve à la verticale.

Wojtek eut à peine le temps de l'apercevoir rouler sur elle-même, tandis que la barge avançait toujours.

Le commissaire n'avait que faire de la mercenaire, trop occupé à observer les flots mordorés.

— Descendez-moi ces canots ! Vite !

Il était trop tard, évidemment : ils ne pourraient jamais remettre la main sur le tableau volé. Impossible de draguer le canal entier pour trouver un objet aussi petit. Quant à ce que les effluves de sélénium pouvaient bien avoir déjà infligé à une toile de plus de trois cents ans...

Wojtek se détourna de l'agitation et des policiers pour observer le quai. Sa partenaire s'était relevée et s'époussetait les genoux. Son pantalon de cuir semblait avoir souffert, même si la jeune femme s'en sortait plutôt bien après une course-poursuite pareille. Elle lui adressa un vague signe de la main tandis que la barge jetait l'ancre à l'ombre du pont. Il avait imaginé qu'elle afficherait une mine contrite, mais elle paraissait étonnamment sereine.

Et pourquoi pas ? Elle avait fait de son mieux.



Le lendemain matin, le vol faisait la Une des trois quotidiens de la cité. Impossible de dissimuler une telle information avec tant de témoins. Il était même déjà question d'une véritable affaire d'État.

Sélim était-il en réalité un espion ottoman à la solde des Allemands ? Ou des Ottomans eux-mêmes ? Comment avait-il pu se rendre au musée « comme par magie » ? Comment le duc Nikolaï pourrait-il se racheter auprès de François-Ferdinand après la perte d'une œuvre d'art aussi illustre ? Les relations diplomatiques de la cité pourraient se révéler durablement compromises et les répercussions étaient difficiles à estimer.

Wojtek avait rendez-vous avec Arnrún à un endroit qu'il ne connaissait pas, en face d'une modeste pension. À son arrivée, il constata que la jeune femme était déjà là, adossée au mur d'une ruelle perpendiculaire à l'avenue. Nulle trace de sa motocyclette.

— Alors, tu n'as pas encore récupéré ton engin ? demanda-t-il en guise de salut.

La mercenaire releva à peine la tête.

— J'en ai pour un bon paquet, grinça-t-elle. Et on risque bien de ne rien gagner avec tout ça.

Wojtek ne dit mot et huma les environs, museau tendu. Il lui semblait reconnaître une vague odeur.

— Du nouveau au sujet de Sélim ?

L'ours hocha la tête.

— Oui. D'après ce qu'on m'a dit, il nie tout. En bloc. Il n'a jamais voulu dérober le tableau. Il jure qu'il n'est pas magicien. Pour lui, tout est la faute de son reflet. D'ailleurs, il affirme que la toile qui a disparu dans le canal est un faux qu'il utilisait pour son tour et qu'il n'a jamais eu le vrai entre les mains.

Arnrún se contenta d'un reniflement méprisant.

— La police n'est pas prête de le lâcher. Il a beau être riche, il n'y a pas de caution possible pour une histoire pareille.

La jeune femme réagit à nouveau d'un simple signe de tête.

— Il a peut-être un jumeau caché, poursuivit Wojtek. Il paraît que c'est courant, chez les magiciens. Il y a beaucoup de jumeaux.

Sa partenaire ne le corrigea pas.

— Nous sommes chez la petite-fille de de Rovère ? s'enquit Wojtek. Ça ne m'étonnerait pas qu'elle ait cherché à faire accuser Sélim. Avec un peu de chance, si le tour est remis aux enchères, cette fois, elle...

— Non, ce n'est pas elle. Je ne t'en ai pas parlé plus tôt, car je préférerais ne pas attirer les soupçons sur lui.

— Lui ? Oh ! Chen peut-être ?

Wojtek se mit à trépigner à cette idée et le couvercle d'une poubelle toute proche glissa avec une plainte métallique.

— Allez, dis-moi !

Mais Arnrún n'était plus d'humeur à plaisanter. Et à bien y réfléchir, pourquoi Chen se cacherait-il ici ? Il n'était pas censé quitter le périmètre de son casino et difficile pour lui de passer inaperçu dans ce quartier.

À cet instant, une porte s'ouvrit au n° 86, pratiquement en face de la ruelle.

L'avocat, Philémon, portait une valise, comme s'il comptait partir en voyage.

Arnrún franchit l'espace la séparant de l'escalier d'un pas résolu, les deux mains sur les crosses de ses armes. Wojtek décida de la suivre, d'une démarche nettement plus désinvolte.

— Arnrún ? s'étonna l'avocat en relevant la tête. Mais que faites-vous ici ?

Il jeta un coup d'œil en direction de Wojtek, notant sa présence avec un sourire.

— Je vois que vous n'êtes pas venue seule, reprit-il.

— Non. Ouvrez cette valise.

— Pourquoi ? Nous ne sommes pas encore à la douane ! plaisanta le jeune homme en éclatant de rire.

Mais sa gaieté semblait forcée, l'ours lui-même s'en aperçut. Wojtek remarqua tout à coup une odeur de sueur, qu'il n'avait pas décelée avant chez l'avocat. Il avait l'air nerveux.

— Ouvrez cette valise, répéta Arnrún.

— Là, comme ça, dans la rue ? Enfin...

— Ne m'obligez pas à vous mettre en joue, le coupa-t-elle. À deux mètres, je ne risque pas de vous rater. Hier soir, j'aurais eu beaucoup plus de mal à toucher ma cible. Mais, ça, vous le savez déjà.

— Je ne comprends pas. Je suis perdu. Vous comprenez, vous ? demanda-t-il, prenant à témoin Wojtek.

— Vous savez, siffla Arnrún, j'ai eu des soupçons assez vite. J'en ai toujours. Avec tout le monde. Votre talent pour la mécanique, avec votre automate de poche... Votre présence à l'opéra, au musée, alors que vous aviez dit ne pas avoir d'invitation... Pas

étonnant que vous ayez finalement pu assister à l'avant-première, après avoir volé les nôtres. Pas de chance, Sélim nous a conviés de son côté. Et puis... j'avais trouvé ça, l'autre jour.

Arnrún sortit de sa poche droite l'objet qu'elle avait retrouvé dans leur local après l'explosion. Il s'agissait d'un petit insecte en métal, aux reflets cuivrés. On aurait dit un scarabée, encore que certains d'entre eux étaient bien plus volumineux. Tout à coup, au creux de sa main, l'insecte se mit à trembler et avança jusqu'au bout de ses doigts. Wojtek écarquilla les yeux, mais pas autant que le jeune homme.

— Tous ces indices mis bout à bout, reprit Arnrún, j'ai décidé de me pencher sur votre passé. Vous avez bien couvert vos traces, et ça aussi, quelque part, c'était tout de même étrange. Qui voudrait à ce prix dissimuler son passé... C'était comme si vous étiez né avec votre diplôme !

L'avocat secouait la tête à présent. Sans mot dire, il posa la valise sur le palier de sa maison et s'assit sur la première marche.

— Bravo.

— Vous êtes l'arrière-petit-fils de l'ingénieur de Jules de Rovère, le véritable « inventeur » du tour acheté par Sélim, asséna-t-elle. Alors, que s'est-il passé ? Votre arrière-grand-père s'est vu voler son tour par de Rovère ? Vous comptiez vous venger ?

— Me venger ? De quoi ? Je n'ai jamais connu mon aïeul. Mon père et ses frères, eux, ont toujours voulu poursuivre ces repré-sailles. Et ils l'ont fait, quatre fois. De Rovère s'est approprié la création de mon arrière-grand-père, qui en est mort de chagrin et de honte, alors qu'il pensait enfin devenir lui-même illusionniste. Je peux le comprendre. Voir l'héritière de de Rovère multiplier les scandales m'a bien fait rire, en plus de me servir ! Mais moi... j'avais d'autres aspirations.

— Comme dérégler les horloges de la ville ?

— Dérégler les horloges, entretenir l'idée d'une malédiction autour de ce tour... Le but était le même. Détourner l'attention du musée, répondit l'avocat, d'un ton à la fois désabusé et serein.

Le jeune homme avait l'air presque content de se confesser. Arnrún le quitta des yeux un instant, pour lancer l'insecte mécanique en direction de Wojtek, qui le saisit dans sa gueule.

— N'avale pas ça, dit-elle, avant de reporter sa colère froide sur le voleur. Vous avez fait tout ça tout seul ? Sans complice ?

Il sourit de nouveau.

— En effet... et j'en suis plutôt fier. Tous mes petits amis étaient là avec moi, dit-il en désignant l'insecte. Ou presque, on dirait.

Ainsi, d'insignifiants insectes mécaniques avaient dérégulé des dizaines d'horloges à travers la cité, sans jamais laisser de trace. L'avocat s'en était servi à de multiples reprises, pour bien des tâches différentes. À l'origine, de même que tous les artifices à sa disposition, ce genre de créatures faisaient partie de son atelier, hérité de sa famille de concepteurs de tours. On ne s'improvisait pas inventeur dans ce domaine ; il fallait, à tout le moins, démontrer de véritables compétences d'ingénieur. La venue de Sélim, ses prétentions, sa fortune et la visite de François-Ferdinand s'étaient révélées le parfait catalyseur de ses envies profondes.

— Je ne vais pas vous mentir, je suis coupable, reconnut-il sans marquer la moindre hésitation.

Wojtek n'avait jamais assisté à une confession aussi rapide. Cependant restait encore la question du tableau. L'ours secoua la tête.

— Vous avez détruit une toile de de Vinci simplement pour le plaisir ?

— Je ne voulais pas venger mon aïeul, répondit l'avocat avec une moue contrite. Ce qui ne veut pas dire que je ne nourrissais pas de dédain pour Sélim et les autres illusionnistes dans son genre. Ils ont perverti notre art.

— Votre *art*, répéta Arnrún. Ne me faites pas rire. Vous vous prenez pour un véritable sorcier ? Je sais que le tour d'hier n'était qu'une illusion. Élaborée, certes, très élaborée, mais une illusion, malgré tout. Je n'ai jamais cru une seconde que Sélim avait réussi à percer les secrets de la téléportation. Et si le tableau s'est envolé dans les airs, c'est grâce à vos insectes, rien de plus. Même si c'était très spectaculaire, je vous l'accorde ! Je crois Sélim quand il dit que le tableau volé, celui tombé dans le canal, était un faux. Je ne le répéterai pas une fois de plus : ouvrez cette valise. Tout de suite.

L'avocat soupira et rejeta la tête en arrière. Un instant plus tard, il se relevait pour tendre son bagage à la jeune femme.

— Voilà. Je vous laisse faire vous-même.

Le tableau pouvait tout à fait rentrer dans cette valise. Arnrún l'ouvrit. Pas de tableau, seulement des vêtements. Le jeune homme sourit. La mercenaire lui rendit son sourire en découpant la doublure en tissu. Le regard triste du Christ lui apparut alors et le rictus de l'avocat disparut.

— Vous avez volé la vraie toile pendant le spectacle de Sélim. C'est pour ça que vous n'étiez pas là, pour une fois. Que comptiez-vous en faire ?

L'avocat haussa les épaules puis mit les deux mains sur ses genoux.

— La revendre à un riche collectionneur comme Chen ? Demander une rançon, pourquoi pas ? Ou la garder avec moi, pour toujours ? Je n'avais pas encore décidé. Pourquoi me faudrait-il poursuivre un but caché ?

Cette fois, Arnrún ne dit rien.

— Vous pourriez me laisser partir, insista le voleur. Qu'est-ce que vous en avez à faire de Sélim ? Rien. Ou de ce tableau ? Rien. Du sort de la ville et de Nikolai ? Rien. Du moins, je le crois. Qu'est-ce que Célestopol pour vous ? Que représente le duc ? Ce n'est pas lui qui vous a engagée. Nous ne devons rien à ces gens-là, qui ne connaissent que l'entre-soi. Vous le savez aussi bien que moi.

Wojtek observa le visage de sa camarade s'assombrir. Cette mine blême et ce regard brillant lui étaient familiers. Elle affichait les mêmes chaque fois qu'il avait le malheur de mentionner son Islande natale ou son passé ; les deux ne lui appartenant plus désormais, depuis qu'elle avait dû abandonner sa ferme et ses terres.

— Je n'ai que faire de Sélim, répondit Arnrún, omettant d'évoquer le duc, mais Célestopol est ma maison. Nous allons vous conduire à la police, puis nous allons rendre le tableau à son propriétaire en priant pour que les choses n'aillent pas plus loin.

— On dirait que j'ai bien fait d'emporter une valise avec moi dans ce cas, grinça l'avocat en secouant la tête.

Arnrún ne réagit pas et adressa un signe de tête à son compère, lui indiquant qu'il pouvait intervenir.

Elle en avait fini avec lui.

— Encore une folle semaine, n'est-ce pas ? commenta l'ancien soldat, lorsqu'ils se retrouvèrent tous les deux dans l'intimité de leur bureau, quelques heures plus tard.

— On devrait avoir l'habitude, philosopha la mercenaire, après avoir pris le temps de réfléchir longuement à sa réponse. Ainsi va la vie, à Célestopol...

FIN

[RENDEZ-VOUS SUR NOTRE SITE POUR  
DÉCOUVRIR LE RESTE DE L'UNIVERS DE  
CÉLESTOPOL-1922](#)